HISTORIA magazine

(5)

Hebdomadaire paraissant le mercredi - n° 198 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



LA LÉGION : DE CAMERONE A SIDI-BEL-ABBÈS

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*

Directeur : *Yves Courrière*
Conseiller auprès de la Direction : *Général Beaufre*
Rédacteur en chef : *Jean Fontugne*
Adjoints : *Jacques Kohlmann*, *Marie Elbe*
Chef service photo : *François Wittmann*
Adjoint : *Geneviève de Lachaux*
Directeur des publications Historia : *Christian Melchior-Bonnet*

Services techniques :
Maquettiste : *Claude Rebelo*
Dessinateur : *John Batchelor*
Fabrication : *Roger Brimeur*
Secrétariat de la rédaction : *Brigitte Le Pelley Fonteny*
Directeur de la promotion : *Jacques Jourquin*
Assistantes : *Chantal de Pinsun*, *Françoise Rose*
Relations publiques : *Claude Bénédick*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89.
CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.

BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

Couverture Photo E.C.A.



LE TERRORISME URBAIN

Jean FONTUGNE

L'AURÈS, un petit mot qui préoccupe de plus en plus le gouvernement français et son représentant en Algérie, Jacques Soustelle. La rébellion n'y est pas jugulée et, malgré les renforts, on s'installe dans la guerre. François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, demande à Germaine Tillion de se rendre dans l'Aurès, où l'ethnologue a déjà passé six ans, de 1934 à 1940. Elle est sans doute la seule personne qui puisse informer le gouvernement sur les réalités d'un pays qu'elle connaît remarquablement bien. Rentrée à Paris trois mois plus tard, elle rencontre Soustelle, qui s'apprête à rejoindre son poste à Alger. Il lui demande finalement de « l'aider », c'est-à-dire d'entrer dans son cabinet.

Cette guerre qui se dessine, la légion étrangère, vigile de l'empire français, va la considérer comme la sienne. Car, pour elle, l'Algérie, c'est avant tout Sidi-Bel-Abbès, qui n'était, en 1830, qu'un mausolée arabe près d'une touffe d'aloès, et dont les légionnaires ont fait leur capitale, bâtissant eux-mêmes les casernes et dessinant la ville. Une ville-sanctuaire pour ces régiments étrangers, dont la légende, les souvenirs, les traditions sont un sacro-saint patrimoine.

Dans le F.L.N., montée d'Abane Ramdane, Kabyle de Fort-National, venu à l'insurrection plus tard que les autres, qui ne figure pas parmi les « neuf historiques », mais qui très vite va les « coiffer ». Esprit lucide, rigoureux, intègre et inflexible, Abane va imposer ses vues, organiser le F.L.N. tombé en « déshérence » et lui donner son atout majeur : le terrorisme urbain, plus « payant » psychologiquement que la guérilla dans les djebels.

Déjà, l'action d'Abane Ramdane annonce la proche bataille d'Alger.

Dans la rébellion, une autre figure se détache, celle de Yacef Saadi, petit mitron râblé et joyeux drille, qui ne tardera pas à passer aux choses sérieuses, c'est-à-dire à l'action terroriste, à partir de la Casbah, dont il fera son fief et son P.C.

A deux pas, les Algérois ne se doutent pas encore des jours qui les attendent. Alger, avec sa baie, ses jardins, ses piscines, ses squares et ses marchés éclatants d'abondance, n'est déjà plus qu'un paradis en sursis. L'arrivée de nouveaux renforts venant maintenant de métropole donnait peut-être une fausse impression de sécurité. J. F.

SOMMAIRE N° 198

129 - Germaine Tillion, l'Aurésienne — Philippe Masson

136 - Légendaire légion étrangère — François Delatour

148 - Abane Ramdane l'incorruptible
1. Le F.L.N. trouve son maître — Ali Lakhlifi

153 - 2. Abane organise Alger — A. Lakhlifi et Y. Zertouti

157 - Alger... tu te souviens? — Marie Elbe

LÉGENDA

Un siècle sépare ces légionnaires du 1er étranger. La même barbe et la même hache. Les mêmes épaulettes aussi. L'un est contemporain du combat de Camerone, en 1863, au Mexique. La légion y gagna ses lettres de noblesse. Les autres défilent pour célébrer le souvenir de Camerone. La légion est jalouse de ses traditions. Elles restent le seul patrimoine des hommes qui s'y engagent, refusant leur passé. Les officiers proviennent des cadres métropolitainsou d'officiers étrangers liés par un statut spécial.



E.C.A.

R. Bail

LE 7 mai 1954, à 18 h 30, un déluge d'obus s'abat sur « Isabelle », seul point d'appui de Dien Bien Phu que le flot viet n'a pas encore inondé. Le dépôt de munitions explose, l'antenne chirurgicale flambe. Tout autour, inexorable, serpente le lacis des tranchées viets où courent des lueurs. Epuisés, silencieux, les 600 légionnaires des 2e et 3e bataillons du 3e étranger attendent les vagues d'assaut. Dans son réduit, le colonel Lalande entend, sur sa propre longueur d'onde, une voix nasillarde, grinçante, monocorde :

— Inutile de continuer à combattre, la garnison de Dien Bien Phu est prisonnière. Rendez-vous !

Alors, Lalande, pour l'honneur et pour la liberté, tente la sortie. Les légionnaires, guidés par des Thaïs, se ruent dans la nuit déchirée par les explosions et les fusées qui éclairent un sol crevé, boursouflé, chaotique, par l'incendie qui embrase les ruines d' « Isabelle ». Ils s'enfoncent dans la nasse viet qui va se refermer sur eux. Ils crachent leurs dernières rafales, ils lancent leurs dernières grenades. Une poignée réussit à percer. Les autres sont submergés. La confusion est totale. Lalande tente de résister sur place, puis décide le repli sur « Isabelle ».

A 1 heure du matin, le 8 mai, il accepte de rencontrer des parlementaires viets et, peu après, ordonne d'arrêter le combat. Toute résistance a cessé à Dien Bien Phu.

Les légionnaires du 3e étranger viennent de clore la liste des sacrifiés de Dien Bien Phu où figurent 1 500 légionnaires, dont 576 parachutistes du 1er B.E.P. (1) anéanti pour la seconde fois. Trois ans et demi auparavant, il avait perdu, au Tonkin, sur la RC 4, 90 % de son effectif.

Le même jour, un officier long et maigre, dont le nom, sept ans plus tard, sera de ceux qui symboliseront le désarroi de l'armée, le colonel Gardy, commandant la légion à Bel-Abbès, lit un ordre du jour dans la cour du quartier Viénot : « Nous sommes rassemblés pour commémorer l'héroïque sacrifice de ceux qui sont tombés au cours de cette lutte épique. Nous allons présenter les armes aux drapeaux des unités qui ont disparu dans la bataille. »

(1) 1er bataillon étranger de parachutistes.

Fondée par Louis-Philippe en 1831

Tandis qu'à Genève la France négocie son départ d'Indochine, Sidi-Bel-Abbès continue d'y envoyer des renforts pour reconstituer des unités et des légionnaires continuent d'y mourir.

A partir d'octobre 1954, les 2e, 3e, 4e et 5e R.E.I., la 13e D.B.L.E., le 1er R.E.C. (2), les 1er et 2e B.E.P. quittent l'Indochine, terre qui, plus qu'aucune autre, a bu le sang des légionnaires :

(2) Régiment étranger d'infanterie ; demi-brigade de légion étrangère ; régiment étranger de cavalerie.

La légion défile dans la grande tradition. Képi blanc et épaulettes rouges, au son du tambour qui martèle la fameuse chanson de marche, « le Boudin », et de son lent pas glissé qui ne ressemble à celui d'aucun autre corps. Que ce soit dans « sa famille », à Sidi-Bel-Abbès, ou sur les Champs-Élysées pour les revues du 14 juillet, le succès des « képis blancs » est le même.

IRE LÉGION ÉTRANGÈRE





La légion de la conquête ! C'est dans ces uniformes qu'elle participa aux premiers combats de l'expédition française en Algérie. Elle reçoit son baptême du feu à Maison-Carrée, en 1832. Par la suite, elle enlèvera à Abd el-Kader, les places d'Arzew et de Mostaganem. Elle y gagnera son premier drapeau, au nom du roi Louis-Philippe, qui la créa en 1831, et ses épaulettes rouges des grenadiers. En 1835, sans sourciller, Louis-Philippe la cède à Isabelle II d'Espagne, pour la défense de son trône contre don Carlos.



Lavaur

venus de tous les pays



10 483 morts, dont 309 officiers et 1 082 sous-officiers. Ils s'ajoutent aux 2 162 tués au Tonkin entre 1883 et 1910.

C'est pendant que ces unités, riches de victoires souvent sans lendemain et de défaites toujours glorieuses, voguent vers la France qu'a éclaté la rébellion algérienne. Pour les légionnaires, vue de loin, c'est une « querelle de bougnoules » sans plus. Et pourtant...

La légion n'aura guère le temps de souffler. Elle doit maintenant combattre pour un sol dont, il y a cent vingt-trois ans, la conquête a provoqué sa création (décret de Louis-Philippe en 1831). Peut-être va-t-elle écrire sa dernière page guerrière là où elle a écrit la première.

Ce sont des hommes souvent ébranlés qui arrivent en Afrique du Nord. Nombreux sont ceux qui portent un fardeau d'obsessions, de lassitude et de mélancolie où se télescopent la souffrance physique et morale endurée dans les camps viets, l'image des drapeaux amenés, celle de la foule silencieuse, massée sur le rivage lors de l'appareillage, celle des *congaïs,* jolies et douces, souvent responsables de la nostalgie de l'Indochine que promèneront longtemps les militaires dans les popotes algériennes, celle, déchirante, des indigènes désespérés suppliant qu'on les embarque, se jetant à l'eau pour rejoindre les bateaux.

Il faut reprendre en main ces légionnaires qui pensent trop, il faut chasser la mélancolie, il faut les préparer aux nouvelles tâches. Partout où accostent les transports, à Bône, à Bizerte, à Alger, à Oran, le drapeau et la clique du 1er étranger sont là. Tambours, clairons, trompettes et fifres (seule la musique de la légion utilise des fifres) sonnent et battent *le Boudin.*

« *Le Boudin* éclatant, irrésistible, que recevaient en pleine face, en pleine poitrine, ces hommes encore moralement blessés, écrit Georges Blond, produisait l'effet d'un électrochoc. Suivaient les cérémonies, les défilés. Les légionnaires

« Le Boudin »

« Le Boudin », c'est la chanson de marche de la légion étrangère, et parfois aussi celle que chantent les légionnaires en montant à l'assaut :

Tiens, voilà du boudin,
Voilà du boudin,
Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains,
Pour les Belges y en a plus
C'est tous des tireurs au...

C'est aussi le plat traditionnel toujours réalisé pour le déjeuner de Camerone, chaque année, le 30 avril.

E.C.A.



Avril 1955. Le général Cherrière, commandant l'armée d'Algérie, passe en revue, pour la prise d'armes de Camerone, chaque année, le 30 avril, le 1er régiment étranger de parachutistes. En képi blanc et tenue camouflée. Dès l'insurrection, la légion est envoyée dans le Constantinois. Pour elle, la guerre qui commence est « sa guerre », car son Algérie, c'est Sidi-Bel-Abbès. Rentrée en France, elle se « rapatriera » à Aubagne, ce bercail nostalgique, que les légionnaires appellent : Sidi-Bel-Aubagne...


ECA

Le fort Saint-Jean, à Marseille. C'est là qu'un homme s'engage. C'est là qu'il choisit d'être légionnaire et consent à tout sacrifier à la légion, adoptant les intérêts de la France. Mais avant tout : *Legio patria nostra.*

retrouvaient ou découvraient leur tribu, leur clan... »

La reprise en main et, en même temps, la trêve sont courtes pour la plupart. Le 3ᵉ étranger (colonel Thomas) se repose quelques jours à Djidjelli. Il est dépêché dans l'Aurès au début de l'année 1955. Il va découvrir les pitons désolés, les crevasses, les gorges et les torrents, un paysage déchiqueté, un terrain de guérilla où tout souffle la mort, la passion, la grandeur et la misère. Le 18 mars 1955, les légionnaires Kreuze et Zelli, tués du côté de Khenchela, sont deux des premiers « étrangers » morts pour le « maintien de l'ordre » en Algérie.

La 13ᵉ D.B.L.E. (lieutenant-colonel Rossi) s'établit sur le versant saharien du sauvage massif des Nemencha, frère de l'Aurès, plus austère encore et plus hostile, tout aussi beau. Le 5ᵉ étranger va « crapahuter » le long de la frontière algéro-marocaine.

Les B.E.P., les « légionnaires du ciel », fiers de leur béret vert et de leur tenue léopard qui, à partir de 1958, seront la tenue de campagne de toute la légion, vont sillonner l'Est constantinois. Les volontaires pullulent pour les bataillons de paras. Ils triplent leurs effectifs et deviennent régiments.

Le 1ᵉʳ R.E.P. (commandant Jeanpierre), son drapeau riche de cinq palmes et de la fourragère jaune, est basé à ▶

près d'un lieu saint,

Zéralda, aux portes d'Alger. A peine a-t-il touché barre qu'il part pour Tébessa. Le 2ᵉ R.E.P. (commandant Darmuzai), six palmes et fourragère rouge, est basé à Philippeville, d'où on l'expédie rapidement vers Batna. Le 1ᵉʳ R.E.C. (lieutenant-colonel de Massignac) passe de Tunisie dans le Sud algérois.

Sidi-Bel-Abbès, Mecque du légionnaire

Au 1ᵉʳ septembre 1955, près des deux tiers des trente mille hommes que compte la légion sont à pied d'œuvre en Algérie pour le bonheur du général Cherrière. Il n'y manque que le 2ᵉ R.E.C. et le 4ᵉ R.E.I. (au Maroc), le 2ᵉ R.E.I. (en Tunisie).

Mais, parmi les hommes revenus d'Indochine, certains sont envoyés à Sidi-Bel-

Sidi-Bel-Abbès

Sidi-Bel-Abbès, petite ville de 105 000 habitants, située à 82 km d'Oran, traversée par l'oued Mekerra, est un chef-lieu d'arrondissement, mais surtout, la capitale de la légion étrangère. La légion s'installe en 1832, près du marabout de Sidi-Bel-Abbès. Autour, c'est le désert. A la suite de la légion viennent des Européens, puis des musulmans, et un centre naît, dont la légion trace les plans, dessine les rues.

Le quartier Viénot, à Sidi-Bel-Abbès, est le dépôt de tous les régiments étrangers. Dans une des immenses bâtisses encadrant la cour d'honneur, où se dresse le monument aux morts de la légion, se trouve aussi son musée. Depuis sa fondation jusqu'au mois de janvier 1961, 340 000 engagés sont passés par le quartier Viénot, dont un dixième sont morts au combat, illustrant la devise des légionnaires, qui se veulent Français :

« ...Non par le sang reçu, mais par le sang versé. »

Abbès, soit pour instruire les recrues, soit pour parfaire leur propre instruction, soit pour y faire le séjour qui incombe à tout légionnaire.

Dépôt du 1ᵉʳ étranger, « réserve intarissable où puisent tous les corps », écrit Jean des Vallières, Sidi-Bel-Abbès, au cœur de l'Oranie, est la mère nourricière et la plaque tournante de la légion.

Fondée en 1843 par la légion, en un lieu marécageux où un marabout perpétuait le souvenir de sidi Bel-Abbès, pieux ermite, cette petite ville sans caractère est l'usine qui, depuis cent douze ans, s'emploie à faire d'hommes venus de tous les pays et de toutes les couches sociales, des forçats de la gloire.

C'est là et dans les centres qui y sont rattachés (Saïda, Bedeau, Mascara) que, durant les premiers mois, les aboiements des sous-officiers, chevilles ouvrières et mainteneurs de la légion, les marches forcées, les durs exercices de combat, la pelle et la pioche, la « pelote » (course au pas gymnastique avec vingt à trente kilos de pierres sur le dos), la discipline

E.C.A.

L'ombre de la légion plane sur toutes les routes où la France est menacée. Le patriotisme du légionnaire est un patriotisme de remplacement. Mais remarquablement sûr. La légion ne lui demande pas de renier sa patrie d'origine. En lui donnant comme credo : *Legio, patria nostra* (légion, notre patrie), elle lui permet le refuge des sentiments. Un légionnaire peut obtenir la nationalité française.

implacable, refoulent au second plan les « problèmes » et la personnalité du nouveau légionnaire, mettent au gabarit ces hommes venus souvent sous le coup d'une crise, d'un échec ou d'une illusion.

Là, ils apprennent à tout supporter, à tout surmonter, en premier lieu la déception des premiers jours et, parfois, la révolte qui gronde en eux. Là, le dur est brisé, le romantique touche terre, les légendes meurent. Mac Orlan, *le Grand Jeu, Il sentait bon le sable chaud* : du carton-pâte !

Mais l'instruction et le broyage n'ont qu'un temps. Le terrain est déblayé pour former l'esprit légionnaire. Le nouveau « képi blanc » est initié aux mystères. Il acquiert une nouvelle fierté — presque un snobisme —, celle d'appartenir à une tribu, à une phalange, que tout rend différente et — on ne cesse de l'en persuader — supérieure : le recrutement, les rites, les traditions, la tenue, le passé, le règlement, la sévérité de l'instruction. Fierté d'être une armée dans l'armée. Fierté, amère peut-être, d'être de ce corps qui si souvent depuis cent trente ans est le premier et le dernier recours des généraux : « Faites donner la légion ! »

Un sanctuaire : le quartier Viénot

Certes, la déception ou la lassitude est parfois la plus forte. Les coups de cafard des légionnaires sont célèbres. « Lors d'une revue, raconte Gosta Möberg, soudain, un légionnaire sort brusquement des rangs, lève son fusil, met en joue le commandant de la compagnie et tire. Le coup est raté.

» Sergent, crie le capitaine, donnez à cet homme deux jours de salle de police. Il n'avait pas son fusil en règle. »

» Ce petit épisode est une excellente illustration de la façon dont les officiers de la légion étrangère tiennent leurs hommes.

» Au lieu de s'emporter et d'abattre le légionnaire qui avait cherché à l'assassiner, le capitaine garda son sang-froid et négligea le côté sérieux de l'affaire. Il comprenait très bien que l'homme souffrait du « cafard », de cette crise de folie produite par la chaleur, le terrible isolement, la tension devant l'attaque possible de la part des indigènes hostiles qui les entouraient et, en même temps, par une inaction forcée. »

Certes, il y a des suicides. Certes, les désertions ont été de tout temps assez fréquentes. L'adversaire a toujours joué de cette tentation. Les rebelles algériens stationnés au Maroc et en Tunisie parsèment les zones frontalières de tracts non dénués d'efficacité garantissant au légionnaire le retour dans son pays, (garantie sujette à caution : plusieurs légionnaires déserteurs ont été fusillés par les fellaghas). A partir de 1960, on évitera de laisser stationner, la nuit, des régiments étrangers entre le barrage électrifié et la frontière tunisienne. Coups de cafard, mélancolie, désertions sont des conséquences inévitables de la vie difficile des ▶



E.C.A.

Soldat et bâtisseur ! Quand la légion bivouaque, elle finit toujours par construire. Les campements des « képis blancs » se reconnaissent à leurs murs de pierre parfaitement montés, leurs chemins tirés au cordeau et leur amorce de jardins. Il faut qu'ils se sentent « chez eux » et qu'ils imposent au paysage le « style légion » : ordre et discipline. Avec un grain de fantaisie, d'humour et de sentimentalité.



E.C.A.

La légion en tenue de combat. Des soldats qui pourraient ressembler aux autres. Mais qu'ils se mettent à entonner une chanson de marche et tout change. Quelques-uns de leurs plus fameux refrains sont allemands : *Anne-Marie*, ou *J'avais un camarade*, ou encore *Ich habe mein herz in Heidelberg verloren*, ou... *Lily Marlene*. En Algérie, ils adopteront Piaf : *Je ne regrette rien*.



E.C.A.

Un poste perdu, dans l'Est algérien. Aux confins des territoires de l'empire français, il y avait toujours un poste de légion. Du Tonkin au Sahara, et de Djibouti au Tafilalet. Et partout, le poste était le même : les murs de pierre, un lavoir, des terre-pleins bien ratissés. A l'intérieur, des hommes toujours prêts à intervenir quelques minutes après le déclenchement de l'alerte.



E.C.A.

Une chèvre plutôt ahurie et quatre légionnaires jouant aux fermiers. A Sidi-Bel-Abbès, scène courante.



Charlot

Deux « képis blancs » en quête d'aventure. Souvent, l'aventure se termine par un trop-plein de bière et de nostalgie.

une "machine de guerre" aux rites insolites

premiers jours, de l'isolement, de la durée de l'engagement (cinq ans), de l'expatriation.

Tous les légionnaires, même les déserteurs, restent marqués. Ils gardent l'orgueil d'avoir fait partie de la légion et, s'ils la quittent, ils savent que la solidarité demeure. Ils pourront toujours crier : « A moi la légion ! », il y aura quelqu'un de la « diaspora » pour les entendre.

En 1955, comme de coutume, les légionnaires transitaires ou en cours d'incorporation séjournent au vénérable quartier Viénot, grande caserne en rectangle ouvert tenant de l'hôpital et du lycée, bâtiment banal où bat le cœur de la légion, où sont entretenus le culte des morts et le respect des traditions.

Au fond de la grande cour, l'imposant monument aux morts, énorme globe terrestre sur socle en onyx, gardé aux points cardinaux par quatre légionnaires sculptés. Sur le globe, des taches d'or indiquent les pays que la légion a contribué à ouvrir à l'expansion française. Une étoile signale le Mexique, « capitale » : Camerone.

Le nouveau légionnaire se rend tout près de là, au Musée du souvenir, le saint des saints, ruisselant de reliques sacrées : main de bois du capitaine Danjou, armes des régiments étrangers de l'Ancien Régime, sabre du président Juarez, drapeaux chargés de médailles, etc. On y remarque le grand drapeau de soie pris aux Pavillons-Noirs à Tuyen Quang (Tonkin), en 1885 : « Le trophée ne devra jamais quitter Bel-Abbès, avait spécifié le donateur, le capitaine Borelli. Si la légion en part définitivement, il faudra le brûler. » Ce sera fait en 1962.

« La cour du quartier Viénot demeurait ce qu'elle avait toujours été, un enfer des marques extérieures du respect ; officiers et sous-officiers salués quatre cents fois par jour, talons claqués, garde-à-vous à dix pas, tout officier ou gradé rendant le salut (1). »

Le pas des soldats de l'Ancien Régime

Devant la grande porte, la sentinelle est en grande tenue : képi, épaulettes rouges à tournantes vertes, large ceinture bleue sous le ceinturon, cravate verte, guêtres blanches.

Le passage de cette porte est pour le légionnaire, dans un sens comme dans l'autre, un souci traditionnel. Permissionnaire, il doit se mettre au garde-à-vous à dix pas devant le miroir du corps de garde, vérifier la perfection de sa tenue, puis s'avancer vers le sergent, rectifier la position, tendre brusquement son titre

(1) Georges Blond : *la Légion étrangère*.



A Alger, au centre de détente militaire, créé par la comtesse du Luard, marraine du 1er R.E.C., les légionnaires sont traités en seigneurs. Ils y vont en permission sur désignation de leur officier. C'est une sorte de récompense. Descendus des djebels, ils vivent au centre comme à l'hôtel.



Dans quelle ville d'Algérie n'a pas défilé la légion ? Jusqu'aux plus pouilleux villages du bled et jusqu'à la route du pétrole, dont elle était la gardienne. Au quartier Viénot, à Sidi-Bel-Abbès, sortie de la section d'honneur pour un défilé.

E.C.A.

« Camerone a été un martyre par la soif autant qu'un combat désespéré. La soif fait partie intégrante de la geste de la légion. La boisson aussi », écrit Georges Blond.

Le retour au quartier Viénot donne lieu à des scènes rituelles. Il s'agit, pour les permissionnaires éméchés, de franchir sans tituber les dix mètres séparant la porte de l'adjudant qui se tient à l'intérieur de la cour, les yeux fixés sur l'entrée. On peut voir des légionnaires arriver chancelants à la grille, s'y appuyer, rassembler leurs forces pendant plusieurs minutes et, tout à coup, se raidir et filer vers l'adjudant, le corps anormalement rigide, l'œil anormalement fixe. Garde-à-vous, salut. L'écueil passé, ils peuvent se remettre à tituber et même s'écrouler. L'adjudant ne se retourne jamais.

Camerone à Dien Bien Phu

30 avril 1954, à Dien Bien Phu. Le 1er bataillon du 2e régiment étranger tient « Huguette 5 », une des positions du camp retranché. Les Viets, au courant des rites de Camerone, décident d'attaquer cette nuit-là, persuadés de tomber sur un adversaire en pleine fête. Les légionnaires, qui se doutent que les Viets vont tirer parti de Camerone, les attendent et, dès les premiers tirs, montent à l'assaut en chantant l'hymne de la légion : « le Boudin ».



E.C.A.

Fête de la mort et de l'honneur

S'il est un jour où tous les légionnaires boivent c'est le 30 avril, anniversaire de la résistance dans l'hacienda de Camerone (1), au Mexique, en 1863, des soixante hommes du capitaine Danjou, symbole du sacrifice pour l'honneur et pour le respect de la parole donnée. Ce jour-là, toutes les unités, même en opération, les postes les plus isolés, les anciens légionnaires disséminés dans le monde entier, « font Camerone ». Partout, un officier, un sous-officier ou un soldat lit solennellement le récit du combat de Camerone.

A Sidi-Bel-Abbès, dans la cour du quartier Viénot, portée par un officier, dans son coffret de verre, la main articulée du capitaine Danjou préside chaque année cette fête des morts. Sans doute

(1) Le nom réel est Camarón.

(Suite page 146.)

E.C.A.



de permission au sous-officier qui examine minutieusement l'homme, notamment les plis de la chemise (trois plis verticaux derrière, deux devant, plis en V sur les poches ; chaque légionnaire a un fer à repasser) avant de le libérer.

Par petits groupes les légionnaires se répandent dans Sidi-Bel-Abbès. Parfois, machinalement, ils déambulent au « pas de la légion » (80-85 pas/minute, contre 110 pour le reste de l'armée), survivance des armées de l'Ancien Régime, qui défilaient sur des airs de musique solennels.

Une fois les emplettes terminées, ils se ruent vers les cafés et le « village nègre ».



SIDI-BEL-ABBÈS

Le monument aux morts de la Légion dans la cour d'honneur du Quartier Viénot.

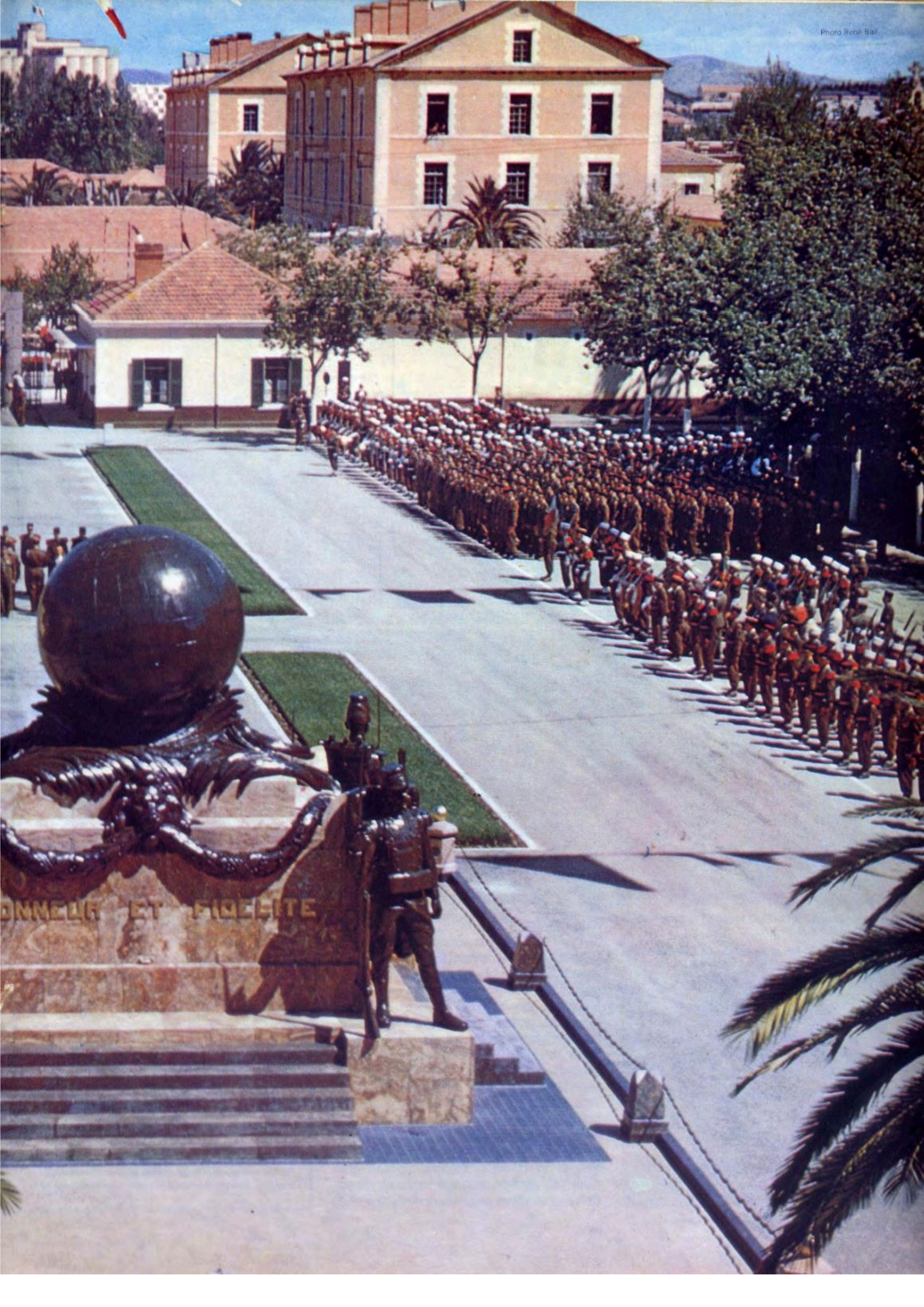


Photo René Bail

Camerone : la souffrance et la gloire

(*Suite de la page* 143.)

le Camerone le plus frugal et le plus émouvant a-t-il été celui de Dien Bien Phu. Le 30 avril 1954, dans tous les points d'appui, sous un déluge d'obus, le légionnaire le moins ancien dans le grade le moins élevé lut le récit du combat dans le fracas des explosions.

Ce dernier Camerone indochinois est présent à l'esprit de bien des légionnaires qui célèbrent le premier Camerone de l'Algérie en guerre. Mais ils n'épiloguent pas. Ce n'est pas leur genre. Ils se contentent de comparer les pays, les habitants, les ennemis, les soldes, le confort.

Aux côtés des parachutistes « colo » ou « métro », les légionnaires sont, encore une fois, les « pompiers » de l'armée. Des kilomètres d'Aurès, de Nemencha, d'Ouarsenis et de Sahara défilent sous leurs pieds. Ils couronnent les crêtes dénudées, ratissent les oueds capricieux, fouillent les *mechtas,* sillonnent le désert.

Ils participent, entre juillet et décembre 1955, à des opérations aux noms bizarres : « Sifflet » (sud-ouest de Palestro), « Marteau » et « Ouragan » (région de Philippeville), « Tango » (contreforts de l'Aurès).

Ils pistent et traquent un adversaire qui, s'il n'a pas le mordant, l'invention et l'esprit de sacrifice des Viets, sait comme eux s'évaporer et parcourir rapidement de longues distances.

Ils construisent des postes, tracent des pistes, marchent, nomadisent, se battent. Travail classique, en somme. Mais bien que « grenouillant » autour de son berceau et pour lui, la légion est morose au terme de cette année 1955.

Le clairon de la légion au musée de Sidi-Bel-Abbès.



Le recrutement s'est ralenti. De 1945 à 1954, les candidats affluaient. On pouvait se permettre une sélection sévère. Sur cinq engagés on en écartait trois ou quatre (l'engagé n'est incorporé qu'après une visite médicale approfondie et l'examen du service de sécurité de la légion).

En 1955, on a incorporé 2 981 candidats contre 5 447 en 1954 et 6 327 en 1953. Les départs ont été très supérieurs aux arrivées. La moyenne mensuelle des engagements est inférieure de 30 % aux besoins. Seuls les R.E.P. n'ont pas à se plaindre. Entre septembre 1955 et juillet 1956, pas un seul légionnaire de la 2e D.B.L.E. ne rengagera.

1955 : 47 % d'Allemands

Parmi les raisons de ce déficit, on avance la baisse (très explicable) du recrutement allemand, qui, malgré tout, fournit encore, le 30 septembre 1955, 47 % des hommes (Français 12 %, Italiens 11 %), la fermeture des pays d'Europe centrale, jadis largement pourvoyeurs, l'absence de causes incitant des Occidentaux à quitter leur pays ou à n'y pas rentrer (Russie 1919, Espagne 1939, Allemagne 1933 et 1945), ou à se faire oublier (France 1944-1945).

Mais à ces arguments politiques s'ajoutent des raisons directement liées à la condition présente du légionnaire. Elles ressortent des « rapports sur le moral » établis en décembre 1955.

Le montant de la prime d'engagement n'incite pas les étrangers à se ruer dans les bureaux de recrutement. La prime de maintien de l'ordre a été supprimée en Tunisie et attribuée à son taux le plus faible aux corps de légion en opération dans l'Aurès et dans le Rif.

Pour ce qui est des honneurs — le légionnaire y est sensible comme tout le monde —, le blocage de l'avancement en 1955 n'a pas été pour encourager les candidats au rengagement. La citation sans croix de guerre n'intéresse pas le légionnaire : elle ne se voit pas (la croix de la valeur militaire n'existe pas encore).

S'il supporte les pires conditions de vie quand elles sont inévitables, le légionnaire aime et exige le confort quand il le sait possible. Or le logement n'est décent ni pour la troupe ni pour les sous-officiers. La troupe, quand elle n'est pas au bivouac, est logée en chambrées, qui, dans la plupart des garnisons, sont embouteillées... par des couchettes superposées.



Un produit remarquable des artisans de la légion.

Enfin, le légionnaire est, par définition, un instable. De plus, il n'aime guère l'Afrique du Nord, « boulevard de la métropole ». Il lui faut des horizons plus lointains, accessibles par roulement, sous forme de récompense, comme autrefois la Syrie et l'Indochine. Les rapports recommandent de lui faire miroiter des stationnements en A.-O.F., en A.-E.F., à Madagascar.

20 000 légionnaires présents en Algérie

Un colonel lancera, quelques mois plus tard, un véritable cri d'alarme : « Il n'est pas de troupe qui puisse rester indéfiniment sur la brèche et à laquelle on puisse demander à la fois de fournir

Camerone !
La fête du souvenir...

Camerone est la fête sacro-sainte de la légion, traditionnellement célébrée depuis 1906, selon les vœux du général Rollet, le « Père de la légion ». Camerone exalte le sacrifice des 64 légionnaires du capitaine Danjou, qui, le 30 avril 1863, retranchés dans une ferme du hameau de Camarón (déformé en





Le sapeur légionnaire : barbe de tradition et tablier de cuir. A droite, dans une vitrine du musée de la légion – à Aubagne – les armes conquises en 1830, sur les Arabes.







Au musée de la légion : fanions de régiments étrangers ayant servi en Indochine. Une des bornes dont les « képis blancs » jalonnaient les routes qu'ils traçaient. Butin de guerre.

l'effort physique qu'impose le genre de mission demandé [...] et de soutenir l'effort moral que requiert une telle campagne faisant suite à celle d'Indochine. Si l'armée veut conserver une légion étrangère dans la crise présente [..], il faut appliquer [...] une politique sage et ne pas émousser inconsidérément l'outil. C'est un capital militaire inestimable et irremplaçable que l'on doit sauvegarder. »

Ces appels seront entendus. Primes, honneurs, confort, seront améliorés. Les régiments se construisent de confortables camps de repos, tel le camp modèle de la 13e D.B.L.E. à Bougie. Les légionnaires s'acclimatent, beaucoup s'attachent. Le recrutement reprend, la sélection se fait moins sévère. La légion ne sera pas réduite à dissoudre des unités, comme elle l'envisage en 1955 !

Les 20 000 légionnaires présents en Algérie se fractionneront. Ils seront partout où l'incendie éclate ou menace. Impavides, fatalistes, ils continueront jusqu'à la fin, et parfois au-delà, d'affronter le feu et la souffrance, de livrer tous les combats et de faire toutes les besognes qui leur seront ordonnées.

Et, comme par le passé, leur obéissance et leur fidélité s'adresseront moins à la France ou à une idée qu'à la légion et surtout à leurs officiers. **H**

François DELATOUR

Camerone), soutinrent pendant neuf heures le siège mené par 2 000 Mexicains. Trois hommes survécurent, qui posèrent leurs conditions à l'adversaire avant de se rendre : « Qu'on nous permette de relever nos morts, et vous, soignez nos blessés. » A quoi les Mexicains répondirent : « On ne refuse rien à des hommes comme vous ! » Chaque année, le 30 avril, le souvenir de Camerone est célébré, selon un rite bien établi, par toutes les unités de la légion, quelles que soient leur implantation et leur importance. Une prise d'armes ouvre la cérémonie et, devant le front des troupes, un officier lit le récit du combat. Pour les légionnaires, plus qu'une fête, Camerone est une mystique.

◄ C'est dans la Casbah que vont se réfugier, après novembre 1954, des hommes comme Rabah Bitat. Ils trouveront dans le petit peuple musulman, souvent des familles de militants du M.T.L.D., des alliés sincères mais inquiets, et traqués à leur tour.

Les zouaves dans la Casbah. Aux ordres du capitaine Sirvent, qui régnera sur la sécurité de la Casbah comme Yacef sur le terrorisme, les zouaves deviendront, pour les citadins de la ville arabe, des silhouettes familières, dans cette étrange intimité d'une ville en guerre.

Abane Ramdane. L'homme fort du F.L.N. Militant nationaliste de longue date, il est en prison, pour subversion quand éclate la rébellion. De ce fait, il ne fait pas partie des neuf chefs « historiques ». Mais ce Kabyle intelligent et lucide donnera son style à la révolution. ▼



Collection particulière

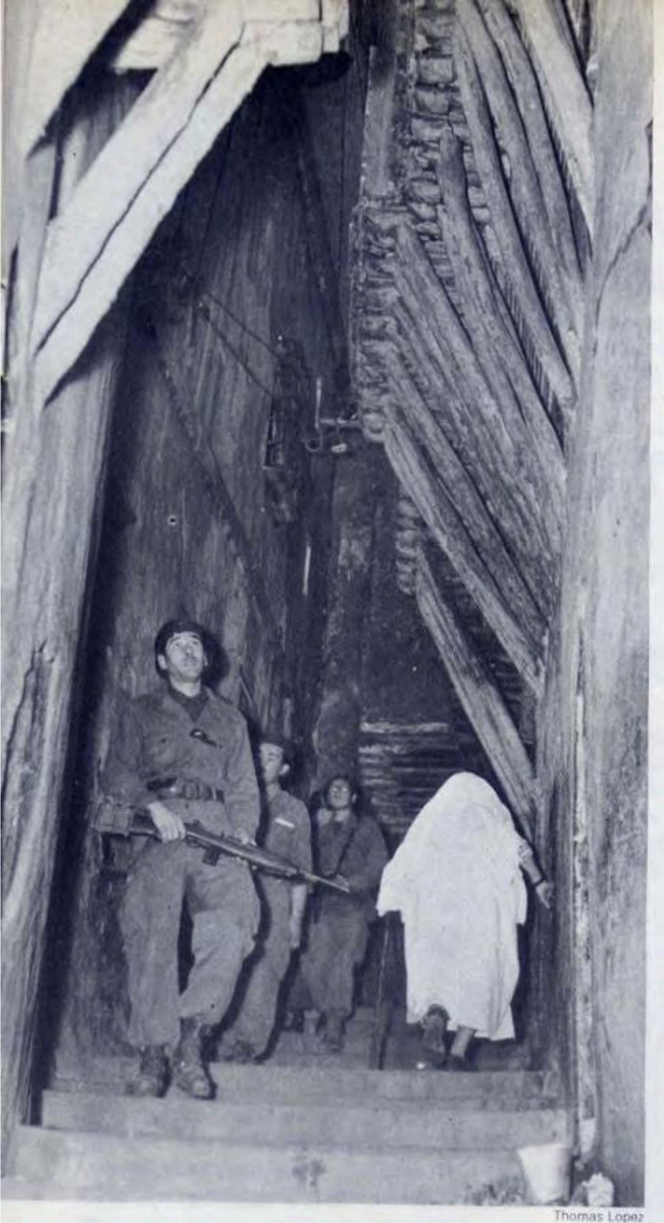
ABANE RAMDANE L'"INCORRUPTIBLE"

1. LE F.L.N. TROUVE SON MAITRE

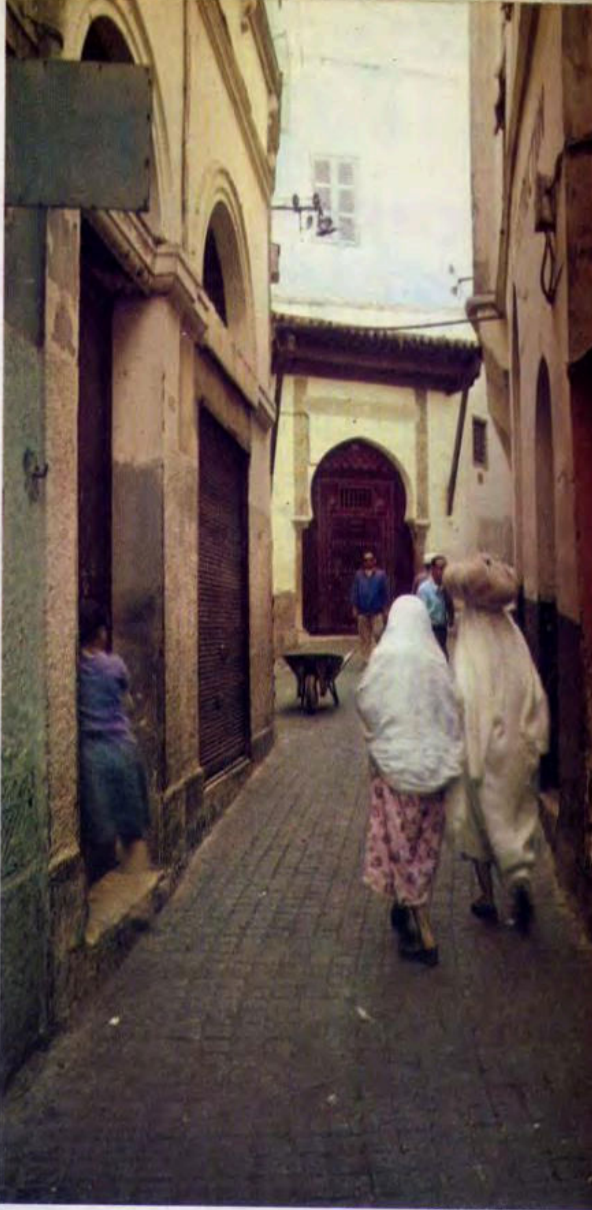
Tôt le matin du 1er novembre 1954, Bouadjadj Zoubir se mit à l'écoute du bulletin d'informations. Connaissant déjà les très relatifs succès de ses commandos d'Alger et songeant que les autorités françaises les minimiseraient encore, il n'imagina tout de même pas que la radio passerait sous silence les actions de Bitat et d'Ouamrane à Blida et à Boufarik, ni celles de Krim, Didouche, Ben M'Hidi et Ben Boulaïd en Kabylie, à Constantine, en Oranie et dans l'Aurès. Il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence : la radio ne parlait d'aucun attentat.

Obligé, par prudence, de ne rencontrer aucun militant dans la journée, il rongea son frein en attendant, à 17 heures, la sortie du seul journal qui parût ce jour de Toussaint : *Tam. Dernières Nouvelles* qui titrait, en gros caractères : « Flambée de terrorisme en Algérie » et notait « la coordination des attentats qui prouvait qu'on se trouvait devant un mouvement de rébellion organisé par un cerveau ».

Bouadjadj était déçu par son demi-échec mais soupirait d'aise à la pensée des importantes actions réussies par Ben Boulaïd dans l'Aurès. Le journal en par-



Thomas Lopez



Secrète Casbah, où le ciel ▶ entre par de minces lisérés au-dessus des terrasses complices et des façades muettes. Les patrouilles de zouaves qui la contrôlent n'ont pas le droit de fouiller les femmes. Elles seront, dans beaucoup de cas, les meilleurs agents de liaison du F.L.N., quand Yacef Saadi y établira son P.C.

Technor-Bloch-Lainé

Yacef Saadi, fils d'un boulanger de la basse Casbah, mitron, footballeur et *play-boy* à ses heures, va très vite gravir les échelons de la hiérarchie dans les groupes terroristes. Il apporte au F.L.N., en débandade après novembre 1954, ses économies : 7 000 F, et fournit à Rabah Bitat en « cavale » le gîte et le couvert. Il deviendra avec le temps, le chef politico-militaire de la zone autonome d'Alger. ▼



Coll. S. Bromberger

lait, la radio ne pourrait continuer de l'ignorer. Demain, la métropole et le monde entier sauraient. C'était bien là le premier projet de cette « flambée terroriste ». Pour la suite, *Inch Allah !...* Mais Dieu ne pouvait qu'être du côté du F.L.N. !...

Dès le soir du 1er novembre, Bouadjadj proposa à ses lieutenants de faire exploser sans tarder onze bombes de fort calibre à Alger. Même dans les couloirs d'immeuble, précisa-t-il.

Belouizdad lui rétorqua :

— Tu sais bien que les ordres sont formels : ne plus bouger pour l'instant.

— Je m'en fous !

Les autres lieutenants firent tout pour raisonner leur chef, qui n'en démordit pas. Alors solennellement, Belouizdad reprit la parole :

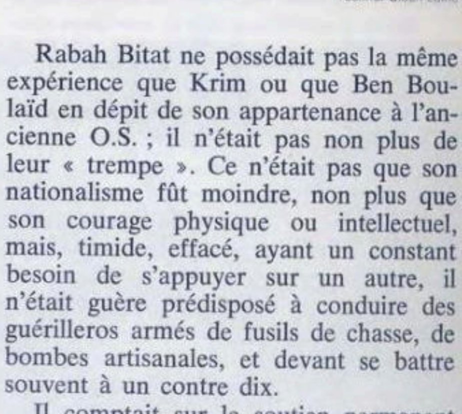
— Tu es notre chef, mais toi aussi tu dois obéir aux ordres qui viennent de plus haut. La lutte va durer longtemps et si on commence à ne pas appliquer les instructions, on ne tiendra pas la distance.

De guerre lasse, Bouadjadj dut céder. Avant d'entreprendre une nouvelle action, il devrait attendre des instructions de Bitat. Mais Bitat s'était retranché dans la montagne de Chréa après l'échec de la caserne de Blida et surtout à cause des pertes qu'il avait subies. Sans contacts, sans radio, sans journaux, il ignorait ce qui s'était passé à Alger et ailleurs. L'armée française étant en alerte, il attendait que passât l'orage et se trouvait donc dans l'impossibilité de donner des instructions à qui que ce fût.

A Alger, le F.L.N. « liquidé » en dix jours

Il est aisé d'imaginer l'amertume de Rabah Bitat, membre du C.R.U.A., qui avait déclenché la révolution, et chef de la zone IV, maintenant terré dans la montagne.

Certes, il n'avait pas eu à Alger ou à Blida les mêmes atouts que Ben Boulaïd dans l'Aurès, cependant son échec restait cuisant.



Rabah Bitat ne possédait pas la même expérience que Krim ou que Ben Boulaïd en dépit de son appartenance à l'ancienne O.S. ; il n'était pas non plus de leur « trempe ». Ce n'était pas que son nationalisme fût moindre, non plus que son courage physique ou intellectuel, mais, timide, effacé, ayant un constant besoin de s'appuyer sur un autre, il n'était guère prédisposé à conduire des guérilleros armés de fusils de chasse, de bombes artisanales, et devant se battre souvent à un contre dix.

Il comptait sur le soutien permanent d'Ouamrane, que Krim lui avait envoyé pour le déclenchement, mais Ouamrane, après être parvenu à embraser les hangars de la coopérative et les dépôts d'alfa de Boufarik, retourna en Kabylie.

Les Algérois découvraient le quadrillage. Des patrouilles militaires, cinq hommes et un sous-officier, en « colonne par un », parcouraient la ville dans tous les sens, contrôlaient les identités, surveillaient les bâtiments civils, administratifs et militaires. Ce n'était pas encore la bataille d'Alger avec les chevaux de frise barrant les rues, ni le couvre-feu, mais l'aspect de la ville commençait à se mo- ▶

dans la Casbah, où le F.L.N. est en difficulté, une recrue qui fera son chemin : Yacef Saadi

difier. L'armée complétait ou suppléait les forces de police notoirement insuffisantes en nombre. Un journaliste observa : « Les patrouilles vont faire partie du décor. Elles deviendront même le baromètre de la tension algéroise, les variations se mesurant à la façon dont les soldats porteront leur arme : à la bretelle, quand tout sera calme, à la main, prête à servir, lorsque la fièvre montera. »

L'Echo d'Alger titrait : « Frapper vite et fort ! », *la Dépêche quotidienne,* de son côté, demandait de « Frapper à la tête ». Les hommes du directeur de la sûreté, Vaujour, allaient s'y employer et accomplir en un temps record une mission exceptionnelle. En dix jours ils démantelèrent toute l'organisation algéroise F.L.N. !

Bouadjadj entre deux polices

Le temps passait sans que Bouadjadj reçût de nouvelles de Bitat, toujours à la dérive et planqué de-ci de-là dans la région de Blida.

Le chef des commandos d'Alger entreprit alors de grossir les rangs du F.L.N. en s'adressant d'abord aux ex-centralistes du M.T.L.D. dont il espérait que le déclenchement aurait modifié l'attitude craintive et attentiste. Il déchanta : ceux qu'il contacta l'éconduisirent. La campagne de Lahouel : « On vous mène à l'abattoir », avait impressionné. Il fallait la rude détermination de Bouadjadj (ou son inconscience) pour ne pas désespérer. Il savait que les actions des villes et des campagnes de l'intérieur n'étaient pas à négliger, mais il était aussi convaincu que, pour frapper l'opinion internationale, il était indispensable qu'Alger « bougeât ». Et comment faire bouger Alger sans chef, avec une poignée de militants et quelques pétards devant l'armée et la police, très vigilantes maintenant ?

Il résolut d'assister à une réunion du groupe de réserve de Yacef Saadi qui se tenait chez Berrazouane, boulevard Saint-Saëns. Mais les abords étaient totalement bouclés par des militaires venus de Blida. Bouadjadj rebroussa chemin. Il pensa qu'il valait mieux attendre, que la situation ne pouvait que s'améliorer. Il se trompait lourdement. Dans les jours qui suivirent, la police saisit la quasi-totalité du stock d'armes du F.L.N.

Pour Bouadjadj il devenait urgent... d'attendre. C'est ce qu'il fit, chez lui, sans plus chercher à reprendre contact avec ses commandos disséminés. Il se mit à l'écoute des bulletins d'informations de toutes les radios qu'il pouvait capter.

Le samedi matin, à 5 heures, on cogna à sa porte : « C'est peut-être Bitat ou un de ses envoyés », pensa-t-il.

Non, c'était la D.S.T. et c'était la fin de la guerre active pour Bouadjadj Zoubir. Ce fut l'interrogatoire... serré auquel il résista du mieux qu'il put dans les locaux de la D.S.T.

La P.R.G. prit le relais. Elle le confronta avec ses compagnons Naït Merzoug, Mostefa Zergaoui, Foudil Tafiroud, Mourad Boukechoura, Habachi et Aïssa Kechida. Bouadjadj affirma ne pas les connaître et nia toute participation à « l'affaire du 1er novembre ». Zergaoui avoua lui avoir donné des armes. Qu'importe ! Bouadjadj continua de nier farouchement : « Je ne sais rien de tout cela ! Que ce que j'ai appris par les journaux ! »

Il faudra les arrestations de Kaci, Belouizdad et Merzougui pour que Bouadjadj passe des aveux.



E.C.A.



Thomas Lopez

Pour les gosses, la guerre a souvent le goût des bonbons que donnent les soldats, quel que soit leur clan, et comment savoir si le sourire est celui de l'adversaire ou de l'ami ? Ces mêmes gosses qui riaient avec les zouaves en visite chez eux devenaient parfois les messagers du F.L.N. sans le savoir. Une enfant de quatre ans trahit ainsi Yacef Saadi.

Un boulanger de la Casbah

Les succès de la police dans la capitale étaient abondamment répercutés dans la presse et remplissaient d'aise la population européenne.

Les ultras tiraient à leur façon les enseignements de la « Toussaint rouge ». Ils tenaient pour principaux responsables... les Français libéraux d'Algérie et de métropole ! Ils ne voulaient pas admettre « que ces Arabes que l'on connaît bien aient pu par eux-mêmes mettre au point l'organisation insurrectionnelle du 1er novembre ».

On peut aujourd'hui rester confondu devant cette interprétation, mais, en 1954, elle avait des adeptes. A l'époque, le maire de Koléa, Gabet, déclarait par exemple : « Pour l'indigène qui ne peut nourrir ses cinq ou six gosses, est-ce voter qui est sa préoccupation dominante ? Permettez-moi de vous dire qu'il s'en f... ! Qui se préoccupe de cela ? Les